Document généré le 24 avr. 2024 00:34

Revue d'histoire de l'Amérique française

CHAMBERLAND, Roland *et al.*, *Terra incognita des Kotakoutouemis. L'Algonquinie orientale au* XVII*e siècle* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004), 266 p.

Nelson-Martin Dawson

Volume 58, numéro 3, hiver 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/011628ar
DOI : https://doi.org/10.7202/011628ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dawson, N.-M. (2005). Compte rendu de [CHAMBERLAND, Roland *et al.*, *Terra incognita des Kotakoutouemis. L'Algonquinie orientale au* XVII*e siècle* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004), 266 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *58*(3), 418–421. https://doi.org/10.7202/011628ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

de lever l'ambivalence et le contradictoire que de les comprendre plus avant. Ces pistes ne semblent pas passer par l'analyse de la pensée (impuissante ou puissante) d'autres penseurs ni par le recours à la méthode du présent ouvrage. Certaines – le rapport aux dépendances, les contradictions entre le relèvement de la nation, la « supériorité intellectuelle » et les lents progrès de l'instruction (p. 245, 255) – ont été explorées, et en particulier celle, fondamentale pour le propos de l'auteur, des raisons et circonstances de la prévalence au Québec du nationalisme culturel sur le nationalisme politique à visée souverainiste.

Une piste intéressante à suivre pour comprendre la raison de l'impuissance de la pensée se trouve peut-être dans la reprise de l'idée de désarticulation que l'auteur a explorée dans ses premiers travaux. Chose certaine, l'analyse de G. Bouchard laissera le lecteur sur un face à face qui est, me semble-t-il, le non-dit de cette ambivalence : y a-t-il un autre mythe mobilisateur que la souveraineté personnelle et politique qui soit capable de « casser la pensée circulaire », la pensée ambivalente et impuissante ? Quelle pensée ou quel type de pensée y donnerait accès ?

YVAN LAMONDE
Département de langue et littérature françaises
Université McGill

CHAMBERLAND, Roland *et al.*, *Terra incognita des Kotakoutouemis. L'Algonquinie orientale au XVIIe siècle* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004), 266 p.

Le titre de ce livre annonce assurément un ouvrage à portée historique. Étonnamment, cependant, dans le quintuplé d'auteurs qui le cosigne ne se trouve aucun historien. Roland Chamberland est un médecin qui a pratiqué sa science pendant un quart de siècle dans des communautés autochtones. Steve Audet est travailleur social depuis une dizaine d'années dans ces mêmes communautés. Serge Bouillé est directeur d'un centre d'accueil pour délinquants autochtones. Mariano Lopez est éducateur et s'occupe principalement d'Autochtones traités pour des pathologies de l'accoutumance. Enfin, Jacques Leroux est docteur en anthropologie et auteur d'une thèse sur la mythologie, la cosmologie et l'organisation sociale chez les Algonquins. Des cinq membres de ce collectif d'auteurs, ce dernier est le seul qui détient une formation que l'on juge habituellement préalable à ce genre de recherche. Il est donc à souhaiter que les plumes caustiques du milieu universitaire ne les affublent pas du vocable

amérindianistes du seul fait d'avoir osé, une fois, exploré le monde cartographique du XVIIe siècle.

L'objectif avoué à l'origine de cette recherche laissera assurément quelque peu perplexe la clientèle cible de ce type d'ouvrage : se pencher sur l'histoire des Algonquins « afin de mieux répondre aux questions soulevées par la pratique clinique » à Kitcisakik (p. 1). Absente tout au long de l'ouvrage, cette dimension de la pratique clinique rebondit à la toute fin. Dans les dernières lignes de leur conclusion, les auteurs nous apprennent en effet que cette étude « de l'évolution du territoire des Kotakoutouemis se poursui[vra] dans un deuxième livre », et que « l'abondance des données recueillies » prépare « la voie à un troisième qui portera sur les déterminants historiques à l'origine de la destruction sociale en milieu algonquin », et même à un quatrième ouvrage qui traitera plus précisément de la pratique clinique ayant mis à jour des « fantômes », lesquels trouveront vraisemblablement leur genèse dans les observations extraites de ce premier volume portant sur le XVIIe siècle. Je laisserai à d'autres le soin de juger de la validité de la démonstration dans ses explication et application cliniciennes. Quant à la dimension historique, le lecteur comprendra rapidement pourquoi ces néophytes dans le monde de la recherche sur l'histoire autochtone du XVIIe siècle ont séduit leurs éditeurs. L'approche par petits pas sur cette terre inconnue de Kotakoutouemis, à partir de la *Carte de la Nouvelle-France* de Champlain datée de 1632, de la carte anonyme *Nouvelle-France* réalisée vers 1641 et des planches de Nicolas Sanson dessinées en 1656 et en 1657 revisite avec perspicacité certains lieux communs sur l'histoire des petits peuples de l'hinterland québécois. Certes, les auteurs posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses. Chaque segment de leur démonstration se termine en effet par une série d'interrogations, dont quelques-unes seulement soulèvent une amorce de solution. Les questions dressées ne manqueront pas, toutefois, d'interpeller les historiens et les ethnolinguistes, qui sont ici en quelque sorte conviés à se remettre à leur table de travail, afin d'apporter des éclairages nouveaux : les premiers, par exemple, devraient pouvoir fournir quelques données convaincantes à savoir si l'ethnonyme Attikamègues évoquait, vers 1640, un groupe local, une microbande ou une bande régionale dont l'une des microbandes aurait été constituée des Chaovaeronons (p. 129) ; aux seconds de résoudre l'énigme à savoir si le synthème *Kovatohota* reflète dans son étymologie l'ampleur des rassemblements au pays des Outakouamioueks (p. 138). L'ouvrage fourmille de telles interrogations fort pertinentes, dont les réponses, si elles étaient aussi finement formulées,

permettraient des pas de géants dans la connaissance des communautés indiennes au temps des premiers contacts.

Jamais ouvrage n'aura cependant aussi bien porté son titre : *terra incognita* ; même après 266 pages de lecture, le territoire des Kotakoutouemis reste plutôt flou et mal connu du lecteur : quelque part à l'est des Algoumequins que Champlain situait dans la vallée inférieure de la rivière des Outaouais, et quelque part à l'ouest des Attikamègues, aux sources de l'actuelle rivière Saint-Maurice. Et pour cause. Les Kotakoutouemis du XVIIe siècle n'ont laissé que peu de traces dans les écrits ethnohistoriques, il s'avère donc difficile pour les chercheurs même les mieux intentionnés de faire la lumière sur une peuplade qui ne trouve qu'une poignée de mentions sur plus de cent ans d'archives. Ce résultat peu déterminant ne rend cependant pas honneur à l'effort déployé par les auteurs, qui ont même, par exemple, poussé le zèle jusqu'à scruter à la loupe les cartes topographiques actuelles et des séries de photographies aériennes afin de répertorier les chutes d'eau pouvant correspondre aux descriptions données par le père Buteux, lors de son voyage au pays des Attikamègues, en 1651. De façon générale, l'ouvrage est d'ailleurs d'une facture remarquable. Des reproductions de cartes anciennes, des agrandissements de détails de cartes, la fabrication de cartes schématisées et une série de tableaux illustrent de façon exemplaire la démonstration. De même, la couverture bibliographique recense les principaux ouvrages cernant le sujet à l'étude, et la recherche cartographique fait même preuve d'une rafraîchissante curiosité.

Bien qu'à des lunes des débats fratricides qui marquent actuellement la recherche sur l'histoire amérindienne, les conclusions de cette étude ne manquent toutefois pas de faire ressurgir certaines pommes de discorde. Selon ces auteurs, on peut difficilement douter du fait que les Kotakoutouemis ont « accueilli et intégré à leurs familles » un certain nombre de membres en fuite parmi les groupes Algoumequins de Champlain et, entre autres, des Kichesipirinis et des Weskarinis. Le mot maudit n'est pas écrit, mais ces auteurs ne documentent-ils pas le *mixage ethnique*, lorsqu'ils écrivent que « les Kotakoutouemis se seraient vraisemblablement repeuplés en se mariant, entre autres, avec des réfugiés méridionaux et des membres des nations du Nord », entraînant par le fait même un « remaniement ethnique » au sein de leur communauté (p. 223-224) ? La formule employée devrait être suffisamment douce aux sensibles oreilles anthropologiques pour ne pas jeter le discrédit sur l'ouvrage. Les partisans d'une autre lecture historienne s'interrogeront cependant sur le juste emploi du verbe pronominal « se sont repeuplés » : la démonstration n'est pas faite à

savoir si ce sont les Kotakoutouemis qui se sont effectivement repeuplés sur le territoire, ou si c'est le territoire qui s'est repeuplé de réfugiés de différentes provenances. De même, le pont que l'on tente de jeter entre les Kitcisakikininis, qui occupent actuellement les sources de la rivière des Outaouais, et les Kotakoutouemis, qui auraient, au temps de Champlain, occupé le même territoire, reste des plus fragiles ; qu'il suffise ici de citer l'un des arcs sur lequel repose ce pont : « la popularité des tournois indigènes et des foires à la brocante ne rappelle-t-elle pas l'attirance des populations qui vivaient jadis le long de la vieille route du cuivre pour les assemblées et les foires commerciales ? » Sur la base de tels rapprochements, les partisans de l'histoire immuable ne tisseront-ils pas les liens ancestraux d'une continuité tribale remontant à la nuit des temps ?

NELSON-MARTIN DAWSON
Département d'histoire et science politique
Université de Sherbrooke

HENRIPIN, Jacques, *La métamorphose de la population canadienne. Essai* (Montréal, Les éditions Varia, coll. « Histoire et société », 2003), 300 p.

Jacques Henripin livre une intéressante synthèse de ce qu'il nomme *la métamorphose* de la population canadienne au XXe siècle, avec en prime trois chapitres historiques remontant jusqu'à l'âge de fer et au Régime français. La croissance de la population canadienne fut l'une des plus rapides du monde à certaines périodes en raison de la forte fécondité jumelée à une immigration élevée. Henripin analyse la structure par âge, la baisse de la mortalité, la chute de la fécondité, la mutation de la famille, les migrations et la diversité culturelle typique du XXe siècle. L'auteur propose aussi des commentaires sur les problèmes liés aux questions de population tels que l'inefficacité des politiques familiales ou le financement inadéquat des caisses de retraites. On notera cependant un absent de taille : l'évolution démolinguistique du Canada, qui n'a pas droit à un chapitre en soi. L'auteur place plutôt l'examen de la question linguistique canadienne dans le chapitre portant sur la diversité ethnique et culturelle et, ce faisant, il donne à penser que la question des langues officielles est un aspect parmi d'autres – tels l'origine ethnique, le phénotype ou les tierces langues – de la diversité canadienne.

Un tel choix – qui n'est pas neutre sur les plans idéologique et politique – est surprenant pour un livre écrit en français et surtout, pour un ouvrage